

vingt romans de la *Comédie humaine* d'être un monument d'immoralité.—Villemain a une obsession : les Jésuites ; une marotte : l'Université. Et les lui ont fait dire de grosses sottises et faire des vilénies. Cet académicien féru de paganisme sourit de la naïveté des chrétiens et rend à Voltaire un culte plein de candeur. Le rationalisme perce partout dans ses écrits. Il mord d'ailleurs avec douceur, en embrassant, et sa griffe est d'un félin. Quand il nage dans ses eaux et abonde dans son sens, il est pédant, orgueilleux, hautain. Son horreur du Jésuite lui a fait perdre la raison. Son style, qui est de bonne source, est pourtant raide, empesé. Il s'y rencontre de singulières inadvertances. On n'y trouve pas cette netteté, cette sûreté, cet atticisme qui caractérisent, avec bien d'autres attributs de premier ordre, la langue de Louis Veillot.—Je préfère Sainte-Beuve. Celui-ci a plus de pureté et de simplicité. Il écrit avec naturel et a horreur de la déclamation. Sa vaste lecture fait qu'en lui se fondent tous les styles en un langage composite savoureux. On sent l'amant de l'art et de ses infinis détails. Il a le goût de l'antiquité et sait en exprimer la fleur. Son érudition est sûre, sa raison judicieuse. Sa phrase se joue autour des nuances de la pensée avec une souplesse et une expertise consommées. Sainte-Beuve néanmoins pêche grièvement par bien des endroits. Il ne le cède à personne en scepticisme et en libres propos. Les sens l'attirent et lui font trouver un charme particulier aux scènes d'alcôve et de boudoir, ce qui le pousse à rabaisser toutes les gloires. Il n'est pas brave, et procède par insinuation, qu'il a méchant et perfide. Le style n'est pas, chez lui, exempt d'affectation et de manière, dans le naturel même. Par tous ces côtés, et par d'autres, Sainte-Beuve est inférieur à Louis Veillot, sans en excepter, à certains points de vue, sa critique, étroite et sans vue d'ensemble. Veillot, comme en se jouant et par distraction, a porté sur tous les écrivains célèbres des jugements d'une justesse et d'une précision admirables. Là comme ailleurs on reconnaît le maître et l'homme de génie.—On ne saurait en dire autant de Victor Cousin, qui s'est aussi exercé dans la critique, mais qui vivra, s'il vit, par sa philosophie. Philosophie orgueilleuse, du reste, et qui prétend, sous le nom d'éclectisme, soumettre la religion à la raison et comprendre ce qu'il y a de meilleur dans tous les systèmes. Démêler le vrai du faux, rien de mieux ; encore cela suppose-t-il un esprit exceptionnellement droit, que tous ne reconnaissent pas en Cousin. Le fait est que son œuvre capitale, *Du vrai, du beau, et du bien*, fut jugée assez entachée d'erreur pour tomber sous le coup de l'*Index*, et dut être corrigée ; ce qui fut fait tant bien que mal. Au demeurant, il y aura toujours une certaine distance entre Aristote, ou Descartes, et Victor Cousin. Or Louis Veillot a écrit maintes pages d'une philosophie sublime, dignes d'un saint Augustin, ou d'un Bossuet. Quant au style du chef rationaliste, il appartient assurément à la meilleure langue française, sans

pourtant rencontrer la juste mesure et la variété de tons du maître journaliste.

Parmi les écrivains catholiques, Louis Veillot remporte indiscutablement la palme. Tout homme de goût reconnaîtra que ni Montalembert, ni Lacordaire, ni Dauloup, ni Gerbet, ni Ozanam, ni Hello, ni de Broglie, qui tous brillent au premier rang par leurs services et leur talent, n'atteignent, dans l'ensemble, l'éclat de génie et la perfection de Louis Veillot.

Il est une classe d'écrivains dont je n'ai pas parlé : les Mérimée, les Courier, les Daudet, et autres ciseleurs de bijoux. Autre chose est de travailler à la loupe, autre chose d'élever un monument aux proportions grandioses et magnifiques.

En terminant cet article, je ne puis m'empêcher de formuler un regret. Dans la merveilleuse exhibition d'esprit, de science et de goûts littéraires qui vient d'avoir lieu dans un de nos grands journaux, j'ai été surpris de rencontrer si rarement, à travers tant d'auteurs préférés, de tout âge, de tout sexe, de toute langue, et de tout acabit, le nom de Louis Veillot. L'avouerai-je ? je m'en suis senti humilié, non pour le grand écrivain, dont la gloire grandit tous les jours, mais pour la fleur de mes concitoyens.

ABNER.

L'américanisme

(Suite et fin)

Catholiciser la doctrine protestants, telle est leur devise.

C'est donc un compromis ; et dans ce compromis il faut que chacune des deux parties mette du sien.

C'est avec cette idée bien ancrée dans la tête qu'ils se mettent en compagnie. Idée fautive et dangereuse dont l'effet sera non pas de catholiciser le protestantisme, mais de protestantiser le catholicisme. Quelle part la vérité peut-elle faire à l'erreur ? L'Église peut-elle modifier son dogme ? non, certes ; sa discipline ? s'il était vrai qu'il y eût là quelques transformations à faire, serait-ce d'en bas que le mouvement devrait partir ?

Enfin, de quel côté que se tourne l'américanisme, il se trouve, à la fin, en face ou du protestantisme ou du libéralisme. L'ex-abbé Charbonnel, autrefois un de ses plus ardents adeptes et qui lui garde encore ses plus tendres sollicitudes, en a tiré les dernières conclusions. Il avoue lui-même qu'il a voulu être conséquent jusqu'au bout en apostasiant. Après avoir fait une longue liste des

américanisants importants, parmi lesquels on remarque plusieurs prélats, le P. Elliott, et tous les Paulistes, les abbés Naudet, Klein, Quévieux, Dufresne, il dit : Sans nul doute, je dois aux idées que ces hommes représentent, mon apostasie, si l'on veut, et moi je dis ma libération. Mais il fallait ajouter ce qui n'est que de moi : un acte de volonté loyale." En d'autres termes : en tirer la conclusion. C'est ce qu'il a fait, et c'est ce que feront tous les américanistes qui voudront être conséquents.

Voilà, à peu près, cette doctrine qu'on a si bien appelée l'Américanisme. Le caractère américain s'y peint tout entier.

Il n'y a rien de plus curieux que d'entendre pérorer certains membres importants du clergé des États-Unis sur l'avenir des différentes nations. Ils affichent avec un pédantisme des plus ridicules la prétendue supériorité des races anglo-saxonnes sur les races latines. S'il ne s'agissait que de leur être agréable et de ne pas gêner leur bonheur patriotique, nous ne nous mettrions pas en peine pour les retirer de leur chère illusion ; mais le malheur est que le mépris qu'ils ont pour les races latines rejaillit sur l'Église, et dès lors, nous sommes bien forcés de nous opposer à leurs étranges prétentions.

L'américanisme est actuellement soumis au jugement du Saint-Père. Quelque soit ce jugement, nous l'acceptons d'avance. Mais c'est le sentiment commun des théologiens, aujourd'hui, que plusieurs des propositions chères au P. Hecker et à son école ne peuvent manquer d'être condamnées comme erronées ou au moins dangereuses.

CL.

Autour d'une collection

(Suite)

Sautons maintenant le fleuve et nous trouvons, dans Huntingdon, le *Canadian Gleaner*, 1867, l'*Enterprise* et le *News* ; dans Chateauguay, le *Bulletin* et le *Record d'Ormstown* ; dans Beauharnois, le *Courrier* et l'*Avenir*, 1875 ; à Beauharnois, le *Progrès*, organe libéral, 1878, publié actuellement encore, le *Campagnard du Sud-Ouest*, créé le 12 mars 1896 et disparu en mai 1897, et la *Revue ecclésiastique*, recueil religieux